

Séance du 16 novembre 2020

Nicolas Lamoignon de Basville, intendant du Languedoc de 1685 à 1718 : une longévité rare

Valdo PELLEGRIN

Maître de conférences honoraire à l'Université de Montpellier

MOTS-CLÉS :

Lamoignon de Basville, intendant, Montpellier, Louis XIV, monuments, dragonnades, camisards, Brousson.

RÉSUMÉ :

L'intendant Nicolas Lamoignon de Basville (1648-1724) réside à Montpellier de 1685 à 1718 dans l'hôtel d'Audessan. Après une description de cet hôtel nous évoquons la jeunesse, les études de Basville, son mariage et ses amitiés parisiennes, puis ses débuts comme avocat au parlement de Paris et sa nomination comme intendant du Poitou. En 1685, il est nommé par le roi intendant du Languedoc à la suite d'Aguesseau qui refuse de dragonner les protestants nombreux dans la province. Le roi lui confie comme mission prioritaire d'éradiquer le protestantisme en Languedoc. Basville aura à gérer le difficile conflit de la guerre des camisards et un débarquement anglais à Sète, en 1710. Sur le plan de l'urbanisme et de l'architecture, il supervise la construction de la porte du Peyrou et l'installation de la statue équestre de Louis XIV quelques semaines avant son départ à la retraite en 1718. Mais jusqu'au bout, Basville n'a rien perdu de sa combativité contre les protestants. C'est lui qui a inspiré en 1724, année de sa mort, l'édit de Louis XV redoublant de sévérité vis-à-vis des protestants.

L'histoire retiendra surtout la lutte implacable de Basville vis-à-vis des protestants du Languedoc.

Nota : à cause du confinement sanitaire dû à la Covid 19, cette présentation a été faite en visio-conférence.

L'installation de Basville à Montpellier

L'intendant Basville a fait son entrée à Montpellier le 26 septembre 1685. Il est arrivé avec son escorte devant l'hôtel d'Audessan, siège de l'Intendance, situé rue des Juifs, actuelle rue de la Vieille Intendance. Cet hôtel appartient à François d'Audessan, premier président de la Cour des Comptes, Aides et Finances (CCAF) de Montpellier. Monsieur d'Audessan a épousé, en 1679, Gabrièle Pavée de Villevieille dont le père possède le château de Villevieille situé sur la colline qui surplombe la ville de Sommières. Il n'habite pas l'hôtel mais le loue à l'Intendance du Languedoc depuis 1674, date d'arrivée dans ses fonctions du prédécesseur de Basville, l'intendant Henri d'Aguesseau (1636-1716).

Bull. Acad. Sc. Lett. Montp., vol. 51 (2020)

On pénètre dans l'hôtel par le côté cour. L'aile ouest de l'hôtel est celle du bureau de l'intendant et de ses services rapprochés. On y accède par un bel escalier à deux volées par étage. Les fenêtres du bureau de l'intendant donnent côté jardin.

Le corps central du bâtiment comprend au rez-de-chaussée les pièces de réception, salons et salles à manger. Au premier étage se trouve les appartements privés de l'intendant et de sa famille. Le deuxième étage, sous les combles, compte une vingtaine de chambres pour les domestiques.

L'aile est comprend les communs, offices et cuisine, avec un escalier indépendant permettant d'assurer le service intérieur de la résidence privée.

Cet hôtel est discret et surtout commode avec trois corps de bâtiment ayant chacun une entrée séparée. La presque totalité de la rue des Juifs est affectée au service du roi. Les proches collaborateurs de l'intendant ont leur bureau dans l'intendance même, les autres agents ont leur bureau dans les maisons voisines qui abritent également tout une cohorte de cavaliers préposés aux transports, aux liaisons et à la sécurité de l'intendant.

À son arrivée à Montpellier, Basville avait 37 ans et une surdité bien avancée, héritée de sa mère. De ce fait, pour garantir la confidentialité des conversations qu'il avait dans son bureau, il avait prévu deux pièces vides entre son bureau et la salle d'attente. Côté jardin, vue la pente importante du terrain, il jouissait de trois terrasses successives qui descendaient en escalier en direction de l'Hôtel-Dieu Saint-Éloi, le grand hôpital de Montpellier. Quand le temps le permettait, Basville aimait prendre ses repas sur la terrasse supérieure, car il a toujours eu le goût de la tranquillité et une sainte horreur du bruit.

Basville avait épousé, en 1672, Anne-Louise Bonnin de Chalucet (1645-1732), arrière petite-nièce du cardinal de Richelieu. Il avait 24 ans, elle en avait 27, ce qui est fort tardif pour une femme à une époque où l'on mariait les jeunes filles vers l'âge de 16 ans. Mais elle avait une brillante ascendance et surtout une solide fortune. À propos de fortune, le contrat de mariage a été rédigé de telle sorte que le mari n'y ait point accès. Son épouse gèrera elle-même sa fortune avec passion en faisant de fréquents séjours à Paris, ce qui, somme toute, arrangera plutôt son mari.

Basville est arrivé à Montpellier avec sa femme et son fils Guillaume-Urbain âgé de 11 ans, sa fille Marie-Madeleine naîtra en 1687, deux ans après leur arrivée à Montpellier. En tout, le couple a eu huit enfants mais seuls ces deux là survivront jusqu'à l'âge adulte.

Selon une tradition bien établie, quand un nouvel intendant arrive dans une province, il cohabite quinze jours avec son prédécesseur pour la passation des pouvoirs et des consignes, ce que fit Basville avec l'intendant d'Aguesseau. De même à son arrivée, il rendit visite au duc Anne-Jules de Noailles (1650-1708), commandant pour le roi de l'armée en Languedoc et au cardinal Pierre de Bonzi (1631-1703), archevêque de Narbonne et président des États du Languedoc.

Études et vie parisienne

Le père de Basville, Guillaume de Lamoignon, était Premier Président du Parlement de Paris. En tant que plus haut magistrat du royaume, après le chancelier, il avait ses entrées à la cour et des contacts fréquents avec le roi et ses ministres. Basville a été élevé chez les Jésuites au collège de Clermont (futur lycée Louis-le-Grand). Son précepteur était le père René Rapin avec lequel il est resté en relation toute sa vie. Pour lui, il n'y a pas de meilleurs éducateurs que les Jésuites. Sa thèse intitulée « Des

mathématiques appliquées à l'optique et à l'astronomie » , écrite en latin, couronne ses études chez les Jésuites.

À 19 ans, Basville est avocat au Parlement de Paris, puis il part trois ans pour un voyage d'initiation en Italie soigneusement préparé par le père Rabin. À son retour, en 1670, il est conseiller au Parlement, puis trois ans plus tard maître des requêtes pour devenir conseiller d'État en 1673, à l'âge de 25 ans.

Toutes ces années de vie parisienne lui ont permis de nouer des relations et des amitiés qui lui seront fort utiles par la suite. Par exemple, il sera l'ami de Claude Le Pelletier qui succèdera à Colbert comme contrôleur général des finances. Il s'est aussi lié d'amitié avec une jeune veuve de 13 ans son aînée. Elle s'appelait Françoise d'Aubigné (1635-1719) et était la petite-fille d'Agrippa d'Aubigné (1552-1630), écrivain calviniste et compagnon d'arme d'Henri IV. À 25 ans, elle était la veuve un peu délaissée du poète Scarron (1610-1660). Une amitié très fidèle le lia à elle et il s'en suivit entre eux une correspondance pérenne et soutenue. Puis plus tard, la jeune veuve sera chargée de l'éducation des enfants du roi et deviendra secrètement son épouse en 1683. Elle est plus connue sous le nom de Madame de Maintenon.

Basville nommé intendant du Poitou puis du Languedoc

Mais revenons un peu en arrière !

Lorsqu'en 1661 le cardinal de Mazarin vient à mourir, à la surprise générale, le jeune roi, âgé de 23 ans, informe son entourage que désormais c'est lui et lui seul qui conduira les affaires de l'État. Il ne garde alors que quatre ministres et s'amuse de voir que dans son gouvernement deux clans s'opposent : le clan Colbert et le clan Louvois.

Or, Louvois (1639-1691), ministre de la guerre, bénéficie de la faveur croissante du roi qui encourage ses trois aspirations :

Tout d'abord sa passion pour la guerre. Louvois a réorganisé l'armée royale. Par exemple, c'est lui qui a muni le fusil des fantassins d'une baïonnette inventée à Bayonne comme sont nom l'indique.

Ensuite, son goût prononcé pour les grands monuments.

Et enfin, son désir d'anéantir l'hérésie protestante dernier obstacle à l'unité du royaume. Pour Louvois le vieil adage : « une foi, une loi, un roi » est essentiel.

Pour lutter contre l'hérésie protestante Louvois invente les dragonnades qui consistent à loger de force dans une famille protestante un dragon avec obligation de le nourrir, lui et son cheval. Le dragon est en « pays conquis », ce qui signifie en langage militaire qu'il peut faire ce qu'il veut dans cette famille : voler, brutaliser, violer... Il peut tout faire sauf tuer. Il en est ainsi tant que tous les membres de la famille n'auront pas signé leur acte d'abjuration de la RPR, c'est-à-dire la Religion Prétendue Réformée (figure 1).

La méthode est employée pour la première fois en 1681 par l'intendant du Poitou, Monsieur de Marillac, cousin germain de Basville. Le résultat a été aussi rapide qu'inespéré ! En quelques semaines les 90 000 protestants du Poitou et leurs 40 pasteurs se sont dépêchés de signer leur abjuration et sont devenus des Nouveaux Convertis (NC). Mais l'intendant de Marillac a fait du zèle pour se faire bien voir et la brutalité employée a choqué en haut lieu. Marillac est tombé en disgrâce. C'est alors que Madame de Maintenon a pensé que Basville serait plus pragmatique et plus diplomate que son cousin Marillac et a suggéré son nom au roi pour être intendant du Poitou. C'est ainsi qu'en janvier 1682, Basville est nommé intendant du Poitou. À Poitiers, Basville gèrera

convenablement la province. En juin 1685, il fera détruire le temple de Poitiers qui avait reçu pour un culte une personne relapse. En effet, le roi avait pris un édit interdisant aux catholiques, donc aux nouveaux convertis, de se convertir au protestantisme sous peine de bannissement et de confiscation de leurs biens. De plus, si un temple recevait une personne relapse, ce temple devait être détruit.



Figure 1 : « Nouveaux missionnaires envoyés par ordre de Louis le Grand par tout le royaume ... ». Lithographie en couleurs de G. Engelmann d'après un dessin fait en 1686.

© Société de l'Histoire du Protestantisme Français, Paris

Or, en 1685, Henri d'Aguesseau sentant venir la Révocation de l'Édit de Nantes, fit savoir à Sa Majesté le roi qu'en tant qu'intendant du Languedoc, il ne souhaitait pas dragonner les protestants très nombreux dans cette province. D'Aguesseau est un très grand intendant humaniste et sympathisant du Jansénisme. Le roi lui pardonne et le rappelle à la cour pour s'occuper des affaires juridiques concernant les protestants.

Comme Basville avait bien géré les problèmes liés aux protestants du Poitou, le roi et Louvois décidèrent, en août 1685, de le nommer intendant du Languedoc en remplacement de d'Aguesseau défaillant. Basville quitte donc Poitiers pour Montpellier début septembre 1685. Il mettra très exactement 18 jours pour faire le trajet de Poitiers à Montpellier, s'arrêtant le soir soit dans une Intendance de province, soit dans un couvent de Jésuites avec lesquels il a toujours eu d'excellents rapports. Évitant soigneusement la ville de Toulouse, il s'arrête à Montauban, ville protestante, où l'intendant lui apprend que les dragonnades sur la généralité de Montauban ont donné 35 000 nouveaux convertis. Il lui apprend également que l'intendant du Béarn, petite province, annonce 22 000 conversions avec un noyau de 1 000 irréductibles qui refusent l'abjuration. En fait, ces 1 000 irréductibles ont été demandés par le pouvoir royal afin de prouver dans les pays étrangers qu'il n'y avait aucune contrainte dans ces conversions.

Or, il se trouve que la dernière province à dragonner est précisément celle qui compte le plus grand nombre de religionnaires de la RPR, les plus convaincus et les plus tenaces. C'est le Languedoc qui compte 200 000 protestants sur 1, 2 millions d'habitants.

Basville arrive donc à Montpellier le 26 septembre 1685 exactement 22 jours avant que Sa Majesté signe, le 18 octobre, l'Édit de Fontainebleau qui révoque l'Édit de Nantes signé en 1598 par son grand père Henri IV.

Mission de Basville en Languedoc et dragonnades

En Languedoc, le roi donne comme mission à Basville, dans l'ordre d'urgence :

- 1) Extirper le protestantisme, mission prioritaire
- 2) Fermer la Maison des Filles de l'Enfance, foyer actif du jansénisme à Toulouse
- 3) Abaisser Toulouse, son Parlement, ses capitouls et construire de beaux monuments à Montpellier pour en faire la véritable capitale du Languedoc
- 4) Contenir la Cour des Comptes de Montpellier dans ses strictes attributions
- 5) Réduire les pouvoirs des États du Languedoc
- 6) Enfin, faire rentrer les impôts royaux.

Pour convertir les huguenots de Montpellier qui sont encore au nombre de 7 000 pour 22 000 habitants, l'intendant d'Aguesseau, avant son départ, a reçu l'ordre de réunir les notables protestants de la ville pour leur dire que le roi voulait qu'ils se convertissent « par la douceur ». La réunion a lieu dans l'hôtel de Fontfroide, rue de l'Argenterie, appartenant à Jean de Clauzel. Le duc de Noailles annonce pendant la réunion que 16 compagnies de dragons, soit 560 cavaliers, marchent en ce moment sur Montpellier. Jean de Clauzel refuse d'abjurer. Il sera emprisonné au fort d'Angers où il mourra en 1700. Les autres notables abjurent, ce que voyant le peuple protestant de la ville suit en majorité cet exemple : 4 500 abjurent, malgré l'interdiction 1 000 s'enfuient en prenant le chemin de la Suisse. Enfin, 1 500 qui refusent d'abjurer et n'ont pas les moyens de fuir, se dispersent discrètement à l'ouest de Montpellier vers Pignan, Courmonterral et Saint-Jean-de-Vedas.

Ensuite, le duc de Noailles commence les dragonnades en Languedoc, mais partout les protestants se présentent en masse dans les églises pour abjurer avant même l'arrivée des soldats. Ainsi, à Nîmes il y a rapidement 12 000 nouveaux convertis. On laisse partir les trois pasteurs les plus dangereux et on récompense ceux qui ont abjuré. Le pasteur Cheiron est nommé premier consul de la ville, le pasteur Paulhan est nommé Conseiller au présidial et le baron de Saint-Côme, ancien Président du Consistoire, devient colonel des milices de la vallée du Rhône.

Le Languedoc comptait 180 pasteurs, 80% d'entre eux quittent le royaume dans les 15 jours comme ils en ont le droit et 20% restent et abjurent.

Les dragonnades se poursuivent : Uzès le 4 octobre 1685, Anduze et Alès le 7 octobre, Saint-Jean-du-Gard le 8 octobre, Saint-Hippolyte-de-Roquefourcade et Ganges le 10 octobre, Barre-des-Cévennes le 12 octobre, Florac et Vébron le 15 octobre...

Comment faire face à deux cent mille nouveaux convertis ?

À la fin du mois d'octobre, Basville se trouve à la tête d'une province qui compte près de 200 000 nouveaux convertis. Dans une euphorie toute relative, il met au point les moyens logistiques pour faire face à cette nouvelle situation, grâce à cinq dispositions :

Première disposition :

Tous les temples ayant été détruits, il faut agrandir les églises existantes et en construire de nouvelles pour accueillir les nouveaux convertis. Basville charge

l'abbé du Laurens des nouvelles constructions. À noter que pour cela la population est taxée. Mais on prend soin de faire deux listes. D'un côté les anciens catholiques, de l'autre les nouveaux convertis, ces derniers étant davantage taxés que les premiers.

Deuxième disposition :

Montpellier a déjà sa citadelle construite sous Louis XIII. Basville décide de construire un fort à Nîmes et un autre à Alès pour 500 hommes de troupe chacun. Un autre fort sera construit pour 300 hommes à Saint-Hippolyte-de-Roquefourcade, qui prendra plus tard le nom de Saint-Hippolyte-du-Fort, cette ville étant située en lisière d'une zone montagneuse sensible. Il est prévu 12 officiers par garnison. Ces forts seront opérationnels en 1687-1688.

Troisième disposition :

Les déplacements en Hautes Cévennes se font beaucoup par des sentiers muletiers. Basville décide de développer le réseau des chemins et des routes royales dont il porte la largeur à 15 pieds (environ 5 m) afin de pouvoir y « rouler canon » et permettre un déplacement rapide des troupes. En 1688, le chemin Montpellier, Saint-Hippolyte, Nîmes, Alès est opérationnel. Ensuite est réalisée la route royale Saint-Hippolyte, col du Redarès, Lasalle, Saumane, Saint-Roman-de-Tousque. Une autre route royale relie Saint-Hippolyte à Ganges, Sumène et Le Vigan. Basville dit y être passé en carrosse alors qu'auparavant on pouvait tout juste y passer à cheval. Ensuite, il a fallu s'attaquer à la route Anduze, Saint-Jean-du-Gard, col de Saint-Pierre, Saint-Roman-de-Tousque, Le Pompidou, La-can-de-l'Hospitalet, Florac. Une bonne partie de cette route constitue l'actuelle Corniche des Cévennes. L'ancienne Régordane, Alès, Portes, Génolhac, Villefort a dû être restaurée. Enfin, une route stratégique est celle qui relie Alès à Florac par Soustelle, le col du Pendédis, Saint-Germain-de-Calberte, le Plan-de-Fontmort et Barres-des-Cévennes.

Quatrième disposition :

Louis XIV a laissé les opérations de conversion entre les mains des intendants et non des évêques en qui il n'a pas confiance. Basville organise donc des missions avec des Jésuites et des Capucins, ces derniers étant très anti protestants. Une équipe de missionnaires s'installe à Saint-Germain-de-Calberte sous la direction de l'abbé du Chaila qui y crée un séminaire. Basville donne à l'abbé le titre d'inspecteur des missions avec des pouvoirs étendus.

Cinquième disposition :

Enfin, Basville constate que le diocèse de Nîmes, avec 91 000 nouveaux convertis, est beaucoup trop grand. Il décide donc de le diviser en deux.

Le nouveau diocèse de Nîmes, plus petit, compte 38 000 nouveaux convertis. Afin de ménager les industriels protestants de Nîmes très influents et pour éviter qu'ils ne quittent le royaume, ce qui nuirait à l'économie, Basville fait nommer à Nîmes, comme évêque, son ami Esprit Fléchier, homme calme, pondéré et conciliant.

Par contre, le nouveau diocèse d'Alès, avec 53 000 nouveaux convertis qui sont majoritaires, a besoin d'un évêque de choc. Basville fait nommer à Alès François Chevalier de Saulx qu'il avait connu à Poitiers. Docteur en théologie de la Sorbonne et ancien missionnaire royal, c'est un partisan de la méthode forte. Il se dit même qu'il aurait souhaité le retour de l'Inquisition.

Répression et guerre des camisards

Basville sait pertinemment que beaucoup de ces conversions forcées sont de façade. C'est pourquoi il ne relâche pas sa vigilance. Or, voilà que dès 1686 se tiennent un peu partout, la nuit, dans les campagnes des assemblées où les huguenots viennent pour écouter un prêche et chanter des psaumes. Basville rend immédiatement ces assemblées illicites. Quand elles sont surprises par les soldats, celui qui prêche est condamné à mort, les hommes aux galères et les femmes à la prison. Les dénonciateurs de ces assemblées touchent une prime, de même que les soldats qui capturent vivant un pasteur.

Comme intendant, Basville a pouvoir de justice, police et finance. Il a toujours jugé lui-même les protestants, selon les normes de la justice royale avec la question ordinaire (séance de torture pour faire avouer la faute) puis après le jugement, la question extraordinaire (nouvelle séance de torture mais cette fois-ci pour faire avouer le nom des complices).

Entre 1690 et 1718, année où Basville prend sa retraite, 75 pasteurs et prédicants seront exécutés dans la province, 25 d'entre eux seront exécutés sur l'Esplanade de Montpellier après avoir été jugés par l'intendant lui-même. Les autres ont été exécutés à Nîmes, Alès, Beaucaire, Anduze, Saint-Hippolyte-du-Fort ou Saint-Jean-du-Gard.

Dans ce même laps de temps, 15 pasteurs ont été tués en tentant de fuir lors de leur arrestation. Seul, François Vivens est mort, les armes à la main, le 19 février 1692, à l'entrée de la grotte de Carnoulès (près de Générargues) dans laquelle il s'était réfugié.



Figure 2 : Portrait de Claude Brousson (1647-1698) lors de son séjour en Hollande en 1693. Copie du tableau de Peter van Bronkhorst. Collection Musée du Désert, Mialet. Photo Michel Caby.

Quant au pasteur Claude Brousson (figure 2), ancien avocat, Basville a instruit son procès en trois jours en l'interrogeant personnellement dans la prison de la citadelle et il l'a fait rouer vif, le 4 novembre 1698, sur l'Esplanade de Montpellier avec une clause secrète : qu'il soit étranglé avant que le bourreau ne lui brise les os à coup de barre de fer. Dans une lettre à l'évêque de Nîmes, Basville explique son geste. Il a fait cela, non par humanité mais « pour abrégé le spectacle » car il craignait des troubles avec les 12 000 personnes qui assistaient à cette exécution.

Mais voilà que par ces temps troublés où une tension extrême est palpable dans le peuple, l'inspecteur des missions, l'abbé du Chaila, est assassiné le 24 juillet 1702 au Pont-de-Montvert par une troupe de 40 à 50 paysans cévenols que Basville considère comme des coquins complètement fanatisés. C'est le point de départ de la guerre des Cévennes qui prendra assez vite le nom de guerre des camisards.

Nous nous contenterons de relater ici trois actions menées par l'intendant pendant cette guerre des camisards.

Première action : le déplacement des habitants de Mialet et Saumane le 28 mars 1703.

Après la bataille de Pompignan, qui a coûté la vie à 400 camisards de la troupe de Pierre Laporte dit Rolland, les camisards survivants ont regagné la montagne à la faveur de la nuit et se sont retrouvés à Mialet et Saumane où les habitants les ont soignés, nourris et réconfortés. Basville a donc décidé avec le maréchal de Montrevel de punir ces populations pour leur aide aux rebelles. Ainsi, le brigadier Julien est dépêché dans ces villages à la tête de 450 soldats du régiment du Hainaut. Conséquemment, 670 habitants de Mialet et 265 habitants de Saumane sont enchaînés deux par deux et déplacés jusqu'à la citadelle de Montpellier pour être ensuite acheminés par mer jusqu'au port de Canet en Roussillon (terre catholique) et mis en prison à Perpignan. Dans son rapport le brigadier Julien précise que pour la seule commune de Mialet « cet enlèvement consistait en 210 hommes, 280 femmes et plus de 180 enfants ».

Deuxième action : Le grand brûlement des Cévennes

Il s'est déroulé du 1^{er} octobre au 14 décembre 1703. Pour éviter que les populations apportent leur soutien aux camisards, 15 000 personnes sont déplacées et regroupées, avec leur bétail et leurs objets précieux, dans des bourgs fortifiés contrôlés par une garnison : Florac, Barre-des-Cévennes, Pont-de-Montvert, Saint-Germain-de-Calberte et Saint-Étienne-vallée-Française dans la zone centrale puis Valleraugue, Meyrueis, Génolhac et Saint-André-de-Valborgne pour la zone périphérique. Ensuite, les soldats commencèrent la destruction systématique des maisons désertées. Mais dans ce pays, les maisons en schiste ou en granite sont solides. Les démolitions prennent trop de temps et les soldats sont épuisés. Il est alors décidé, avec l'autorisation de la cour, de brûler les maisons. Dès lors, l'opération prend le nom de « grand brûlement des Cévennes » détruisant plus de 600 villages et hameaux.

Troisième action : La purification religieuse de Quissac, le 19 février 1704.

Constatant que beaucoup de camisards sont originaires de Quissac, Basville décide une purification religieuse de cette ville pour punir ses habitants. On voit que l'intendant est parfaitement renseigné. En effet, dans son « Dictionnaire des camisards » (1995) Pierre Rolland a étudié l'origine géographique de 1 568 camisards parfaitement identifiés. Ils constatent que Quissac est la ville dont sont issus le plus grand nombre de combattants, à savoir 52 camisards.

Le 19 février 1704, Basville est à Quissac avec plusieurs régiments pour arrêter 150 nouveaux convertis, hommes, femmes et enfants, qu'il fait mettre en prison à Aigues-Mortes ou déporter à Perpignan. Dans le même temps, 60 anciens catholiques du village voisin de Claret sont déplacés et relogés à Quissac dans les maisons précédemment libérés, afin de repeupler la ville en sujets catholiques.

Succession de chefs militaires en Languedoc et fin du conflit armé

La guerre des camisards va nécessiter une succession de plusieurs chefs militaires en Languedoc. Le Comte de Broglie (1647-1727), beau-frère de Basville, avait été nommé commandant des troupes en Languedoc en 1688. Le 1^{er} janvier 1703, ne venant pas à bout des premiers camisards faute de moyens, il est remplacé par le maréchal de Montrevel (1645-1716) qui réclame lui, de gros moyens. On met à sa disposition 12 canons et 20 000 hommes. Montrevel a quelques succès, mais il est rarement sur le terrain se contentant de défendre les villes. Il reste surtout dans le fort d'Alès où il donne des réceptions. La terrible défaite de Martignargues, le 14 mars 1704 où, face à la troupe du chef camisard Jean Cavalier, 350 soldats de marine et 22 officiers, l'élite des troupes

de Louis XIV, sont tués, signe la fin de Montrevel en Languedoc. Il est remplacé dès le 1^{er} avril 1704 par le maréchal de Villars (1653-1734).

Le Ministre de la guerre Chamillard et le chef d'état-major Chamlay pensent qu'il faut passer par la négociation. Le seul fait de proposer la paix aux camisards et d'en discuter les modalités permettra de connaître leurs intentions et de semer chez eux la discorde. La mission de Villars est donc de mener l'œuvre de pacification à la fois par les armes et par l'art de la négociation et du compromis. Basville lui, ayant le nez dans les dures contraintes du quotidien, ne pense qu'aux vertus de la guerre à outrance.

Mais le 16 mai 1704, il est contraint d'assister à Nîmes, dans le jardin des Récollets à l'entrevue entre le maréchal de Villars et Jean Cavalier. Basville est outré qu'un maréchal de France négocie avec un ancien garçon boulanger. En fait, Cavalier est affaibli car il a été battu à la bataille de Nages, le 16 avril, où il a perdu les deux tiers des camisards engagés et, de plus, le 20 avril, le lieutenant général de Lalande a découvert les grottes d'Euzet qui servaient d'hôpital, de dépôt d'armes et munitions et de lieu de stockage des vivres pour la troupe de Cavalier.

Cavalier accepte de quitter librement le royaume avec 120 camisards qui lui restent fidèles. Il obtient pour lui un brevet de lieutenant-colonel à titre temporaire et une pension de 2 000 livres. Fin juin 1704, il part en Suisse avec ses compagnons.

Mais une partie des camisards veulent continuer à se battre derrière l'autre grand chef camisard, Pierre Laporte dit Rolland. Or, sur trahison, celui-ci est tué le 14 août 1704, près du château de Castelnau-Valence où il était allé voir sa femme.

En septembre, il est proposé aux camisards restants de remettre leurs armes aux autorités contre un sauf-conduit pour quitter librement le royaume, ce que beaucoup acceptent.

La guerre des camisards se termine ainsi et, en décembre 1704, Villars peut quitter le Languedoc pacifié. Toutefois, quelques soubresauts persisteront jusqu'en 1710. Notamment, le 14 octobre, les anciens chefs camisards, Abraham Mazel et Pierre Claris, qui voulaient relancer la révolte, seront arrêtés au Mas de Couteau près d'Uzès. Mazel sera tué et Claris, blessé, sera rompu vif sur l'Esplanade de Montpellier, le 25 octobre 1710, mettant un point final à cette période d'hostilité. On évalue le nombre de victimes civiles et militaires toutes confessions confondues de la guerre des camisards à 30 000 morts.

L'Europe entière avait suivi la révolte de ces paysans cévenols qui défiaient le très puissant roi de France. De leur côté, les camisards avaient longtemps espéré une aide des puissances protestantes du nord de l'Europe et des pays du refuge. Cette aide arrivera tardivement, sans aucun effet et de façon tout à fait inopportune. Une flotte anglaise de 25 navires commandée par l'amiral Norris débarque le 24 juillet 1710, 2 000 hommes sur les plages de Sète. En deux jours les Anglais s'emparent de Sète et d'Agde. Les troupes royales massées sur la frontière espagnole en Roussillon commandées par le jeune duc de Noailles (1678-1766, fils du précédent) reviennent à marche forcée sur Sète et obligent les Anglais à reprendre la mer laissant une centaine de morts sur le terrain. C'est une victoire pour l'armée royale et un grand soulagement pour l'intendant Basville.

Urbanisme et architecture

Si la lutte contre les protestants était prioritaire pour Basville, il a aussi été à l'origine de travaux d'urbanisme et d'architecture.

En 1691, Basville demande au conseil de ville de Montpellier de remplacer la vieille porte de la commune clôture et son pont-levis, situé sur la partie haute de la ville face à la colline du Puy Arquinel, par une porte monumentale à la gloire de Louis XIV. Cette porte qui s'appellera « Porte du Peyrou » est construite entre 1691 et 1693 par l'architecte du roi, Augustin-Charles Daviler (1653-1701). Il s'est largement inspiré de la porte Saint-Denis et de la porte Saint-Martin à Paris. Le pont-levis est remplacé par un pont de pierre en anse de panier.

Quatre médaillons réalisés par le sculpteur montpelliérain Philippe Bertrand représentent les temps forts du règne de Louis XIV. Côté ville, la Révocation de l'Édit de Nantes et le canal des deux mers. Côté place royale du Peyrou, un médaillon représente Hercule (Louis XIV) terrassant un lion (l'Angleterre) et effrayant un aigle (l'Empire autrichien). L'autre médaillon représente une victoire acceptant les clés de la soumission, évocation de la prise de Mons et de Namur.



Figure 3 : Le médaillon sculpté en 1693 sur l'arc de triomphe, évoquant la Révocation de l'édit de Nantes (état actuel). Photo Valdo Pellegrin

Revenons un instant sur le médaillon représentant la Révocation de l'Édit de Nantes ou plus exactement « la Religion Catholique terrassant l'hérésie » (figure 3), rappel évident du passé protestant de la ville. Le personnage central est une femme drapée à l'ancienne, figure allégorique de la religion catholique. À l'origine, elle tenait dans sa main levée vers le ciel, une croix vers laquelle elle tournait son regard. Sur trois photographies différentes de ce médaillon datant de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, nous avons noté trois croix différentes par leur taille et leur inclinaison, ce qui semble indiquer la fragilité de cet élément qui a disparu de nos jours. Face à la religion catholique debout, une femme nouvelle convertie, à genoux et les mains jointes, regarde aussi cette croix dans une attitude de reconnaissance et de soumission. La religion catholique foule au pied un homme à terre représentant l'hérésie protestante. Celui-ci met deux doigts de la main gauche dans le trou des yeux d'un masque, comme si l'hérésie avançait masquée et qu'on pouvait l'arrêter en lui crevant les yeux pour la rendre aveugle. À côté de la tête de l'homme, des livres rappellent que les protestants lisaient la Bible. Or, il était interdit sous le règne de Louis XIV de posséder une Bible

chez soi. Dans beaucoup de maisons cévenoles on peut encore montrer l'endroit où les ancêtres cachaient la Bible familiale en ayant soin d'arracher la page titre, car les dragons ne savaient pas lire mais ils pouvaient reconnaître le mot BIBLE écrit en majuscule. Enfin, au-dessus du bras droit de l'hérésie, des blocs de pierre disposés au hasard symbolisent la destruction des temples.

À l'origine, il y avait, à la gauche du personnage central, un calice avec une hostie rayonnante, symbole de l'eucharistie, laquelle a été au centre des controverses entre catholiques et protestants par le passé. De même, en bas du médaillon se trouvait gravée une inscription en latin « *extincta haeresi* » (l'hérésie est éteinte). Ces deux éléments ont aujourd'hui disparu.

Il y a aussi la longue histoire de la statue équestre de Louis XIV qui prendra près de 30 ans. Une lettre circulaire de Louvois, en 1685, ordonne aux intendants d'encourager la construction de monuments à la gloire de Louis XIV. Les États du Languedoc décident d'ériger une statue équestre du roi. Celui-ci désigne la ville de Montpellier et non Toulouse, pour son érection.

En 1686, commande est passée aux sculpteurs parisiens Pierre Mazeline et Simon Hurltel d'une statue en bronze à exécuter sur le dessin de Jules Hardouin-Mansart. Simoneau en sera le fondeur. La statue est prête en 1692. Mais des difficultés liées d'une part, à l'état de guerre avec l'Angleterre, d'autre part, au choix de l'emplacement dans la ville digne de recevoir la statue du grand monarque, retardent la finalisation du projet. Il a fallu attendre la fin du conflit avec l'Angleterre et la signature en 1715 des traités d'Utrecht, pour que les États du Languedoc votent en 1716 que la statue serait placée sur la place royale du Peyrou. La statue fait le voyage de Paris à Montpellier en 1717.

Elle est inaugurée en grande pompe le 27 février 1718 (figure 4), trois ans après la mort de Louis XIV. Il était primordial pour Basville que la statue soit en place avant son départ définitif de la province puisqu'il devait prendre sa retraite quelques semaines plus tard et se retirer à Paris.



Figure 4 : Inauguration en grande pompe le 17 février 1718 de la statue équestre de Louis XIV sur la promenade du Peyrou. Eau-forte de Poilly, 1737. Coll. Particulière

Rappelons enfin qu'en 1706, lors de la création de la Société Royale des Sciences de Montpellier, l'intendant Basville fait partie des six membres honoraires de cette société qui sont nommés par le roi.

Famille et retraite de l'intendant

Nous avons peu parlé de la famille de Basville, il est temps pour terminer d'en dire un mot.

Pour surprenant que cela puisse paraître, Basville ne s'est jamais rendu à la cour de Versailles pendant les 33 ans de ce que l'on peut appeler son « exil montpelliérain ». Même pour le mariage de son fils, le roi ne l'a pas autorisé à se rendre à Paris. Par contre, grâce à son frère Chrétien de Lamoignon, avocat général au Parlement de Paris, qui fréquente régulièrement la cour de Versailles, il était au courant de tout ce qui se passait dans la capitale. Très proche l'un de l'autre, les deux frères s'écrivaient pratiquement toutes les semaines.

Son fils, Guillaume-Urbain Lamoignon de Courson (1674-1742) a été intendant à Rouen en 1704, puis intendant de Guyenne à Bordeaux, de 1709 à 1720, avant de revenir à Paris comme conseiller d'État. Sa fille, Marie-Madelaine (1687-1744), a épousé en la cathédrale Saint-Pierre de Montpellier, en 1706, Michel Robert Le Pelletier des Forts, neveu de Claude Le Pelletier. Conseiller d'État, intendant des finances, il deviendra, en 1726, contrôleur général des finances comme son oncle.

Quant à l'épouse de Basville, Anne-Louise Bonnin de Chalucet, elle allait souvent à Paris pour gérer sa fortune ce qui laissait quelques loisirs à son intendant de mari pour courtiser l'épouse de François d'Audessan, la belle et charmante Gabrièle Pavée de Villevieille. Basville eut avec elle une liaison amoureuse dès 1690. Alors qu'elle était mariée depuis 20 ans sans jamais avoir eu d'enfants, voici qu'en 1700 elle mit au monde un garçon qu'elle prénomma Gabriel-Antoine. Nombreux sont ceux qui ont compris que Basville en était le père. L'enfant fut bien accueilli y compris par son père putatif, car enfin les d'Audessan avait un héritier !



Figure 5 : Portrait de Nicolas Lamoignon de Basville, tableau de Hyacinthe Rigaud, 1719. Coll. Particulière.

En 1718, à 70 ans, sourd et goutteux, Basville prend sa retraite et se retire dans son hôtel particulier du Marais, 11, rue de Sévigné à Paris. En 1719, il demande au peintre Hyacinthe Rigaud (1659-1743) de faire son portrait (figure 5). Mais bien sûr, Basville fréquente encore les allées du pouvoir et c'est lui qui a inspiré l'édit de 1724 de Louis XV redoublant de sévérité vis-à-vis des protestants, car il n'a rien perdu de sa combativité anti protestante.

À peine quelques semaines plus tard, le 17 mai 1724 exactement, il s'éteint paisiblement muni des sacrements de l'Église. L'histoire retiendra surtout la lutte implacable de Basville à l'égard des protestants du Languedoc, ce qui n'a pas empêché la Révolution Française de reconnaître 80 ans plus tard, la liberté de conscience. Sa mort, que l'on peut qualifier de naturelle, fait écho à celles de tous ceux qu'il a envoyés sans faiblir au dernier supplice. On pense en particulier au pasteur Claude Brousson, avocat comme lui, exécuté le 4 novembre 1698. Ce jour-là, le funeste cortège de Brousson quitte la prison de la citadelle et se dirige vers l'Esplanade où est dressé l'échafaud. Le condamné est précédé de 12 tambours du régiment d'Auvergne et encadré par une double haie de soldats en armes. Sur l'échafaud, le bourreau cagoulé et un prêtre l'attendent. Claude Brousson les rejoint. Une foule nombreuse et silencieuse assiste à la scène. Le prêtre tend à Brousson un crucifix que celui-ci refuse d'embrasser. Et, juste avant d'être étranglé par le bourreau, Brousson a le temps de dire au prêtre cette phrase de réconciliation et de pardon qui sera notre conclusion :

« Dieu nous fasse la grâce de nous revoir un jour dans son saint paradis »

BIBLIOGRAPHIE

- BOSC (Henri), 1985-1993. *La guerre des camisards, 1702-1710*. Montpellier, Les Presses du Languedoc, 6 vol. .
- CABANEL (Patrick), dir. , 1998-2006. *Itinéraires protestantes en Languedoc (XVI^e - XX^e siècle)*, Les Presses du Languedoc, 3 vol.
- MOREIL (Françoise), 1982. *Le testament politique de l'intendant Basville*. Montpellier, Études Héraultaises, n°4/5
- MOREIL (Françoise), 1985. *L'intendance du Languedoc à la fin du XVII^e siècle, Mémoire pour l'instruction du duc de Bourgogne*. Paris, Éditions du CTHS.
- PELLEGRIN (Valdo), (2009) 2012. *Montpellier la protestante*. Sète, Les Nouvelles Presses du Languedoc.
- POUJOL (Robert), 1992. *Basville roi solitaire du Languedoc*. Montpellier, Les Presses du Languedoc.
- ROLLAND (Pierre), 1995. *Dictionnaire des camisards*. Montpellier, Les Presses du Languedoc.